

Les déracinés

Autor(en): **Roger, Noëlle**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Das Rote Kreuz : offizielles Organ des Schweizerischen Centralvereins vom Roten Kreuz, des Schweiz. Militärsanitätsvereins und des Samariterbundes**

Band (Jahr): **46 (1938)**

Heft 2

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-973470>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

10 ans, qui, à la suite d'une maladie infantile, devint subitement presque aveugle et sourd. Il est orphelin de père. Etant donné la double infirmité dont il est atteint, nous ne savons pas encore quelle forme prendra notre intervention pour le bien de l'enfant, car c'est un cas un peu

spécial où nous devons nous laisser guider par le médecin qui s'en occupe et qui a réservé sa décision; mais nous sommes bien décidés à faire tout ce qui sera possible en faveur de ce petit déshérité.

(L'information
au service du travail social.)

Les déracinés.

Un vaste car fermé s'arrête devant la gare de Cornavin; les roues de secours et le radiateur sont revêtus d'un drapeau fédéral; des fanions suisses flottent aux angles, s'appliquent contre le vitrage. Une grande croix blanche, peinte sur la toiture pour prévenir les attaques aériennes, renseigne les passants attroupés: ce car, surchargé de voyageurs et de valises, arrive tout droit d'Espagne, ramenant des Suisses que leur consul a pressés de partir. Ils ont quitté Madrid voici juste une semaine.

Un repas les attend au Buffet de la gare. Puis ils reprennent la route: Berne les adresse à leur commune respective. Les Vaudois descendront à Lausanne. Le Dr Henny, de la Croix-Rouge internationale, blessé dans l'avion où Louis Delaprée, reporter du *Paris-Soir*, reçut le coup de mort, a suivi le convoi en automobile, la jambe allongée; il reste à Genève.

Mornes, frissonnant par cet après-midi brumeux de fin décembre, ils ont les traits tirés des gens qui ne dorment plus et se sentent guettés par la mort à tous les coins de rue. Le bruit de la canonnade les poursuivait; ils ont vu s'abattre des avions en flammes. Deux de ces voyageurs rapportent des blessures.

Abandonner la maison, les meubles, les livres, tous les trésors qu'on accumule au cours des années, désormais exposés

au pillage et à l'incendie, perdre l'avoir qui a coûté tant de peine et de travail, et s'en aller dans l'inconnu... Beaucoup d'entre eux ignorent cette commune d'origine où le destin les expédie, où ils n'ont plus personne; fils d'un père établi en Espagne, ils ont grandi, vécu là-bas.

Hier, un train venant de Barcelone, déposait sur le quai de la gare vingt-cinq Suisses d'Espagne, moins éprouvés que ceux de Madrid, moins menacés par la bataille, et dont les visages exprimaient une tristesse pareille, un semblable souci. De blonds Suisses allemands ramenaient une jeune femme brune, des enfants au teint mat, aux yeux de velours sombre, ne sachant pas un mot d'allemand ni de français. Quant aux femmes suisses qui ont épousé des Espagnols, elles n'ont, pour mériter d'être rapatriées, qu'un moyen, le divorce. — Je me suis divorcée en cinq minutes, dit l'une d'elles. Cinq minutes obtenues au prix d'une longue journée d'attente, car la foule assiège les bureaux. Divorces provisoires? Beaucoup de ces Suisses d'Espagne projettent déjà de retourner à Madrid ou à Barcelone sitôt que seront à l'abri la femme et les enfants. Ne faut-il pas sauver la maison menacée ou peut-être essayer de reprendre quelque affaire?

Sans doute est-ce pour cette raison qu'ils se taisent au sujet des souffrances

qu'on endure là-bas: mieux vaut ne pas raconter trop de choses. Ils savent qu'il y a partout des indésirables aux écoutes, ou des imprudents de bonne volonté capables de rendre fatale une indiscretion. Il suffit d'un prétexte pour qu'une frontière se ferme! «Taisez-vous, méfiez-vous...» On lisait ce sage avertissement placardé contre les murs de toutes les gares, de tous les bureaux de France au temps de la Guerre mondiale.

Dans la salle du Buffet où les rapatriés se restaurent, des dames sont entrées, les bras chargés d'écharpes, de chandails, de bas, de gants de laine pour les enfants. Les mères espagnoles commencent par tout refuser. Une telle distribution les déconcerte ou les effraie... Puis elles se rassurent. Leurs petits sont en vêtements d'été, les jambes nues. On dit qu'il neige dans les montagnes suisses. Des mains se tendent. Les visages commencent à sourire.

— Les enfants de Genève vous offrent ces vêtements chauds... La Croix-Rouge de jeunesse a fait appel aux écoles primaires. Et les dons arrivèrent si nombreux qu'elle a dû les entasser dans un grand appartement vide qu'on lui prêtait: montagnes de lainages, de bérêts, de chaussures... Elle a expédié en Espagne vingt caisses pesant chacune cinquante kilos et mille boîtes de lait condensé achetées avec les sous des petits Genevois. Mais elle n'oublie pas les Suisses qui reviennent au pays.

— Voulez-vous cette écharpe, ces guêtres, ces bottines? Vos fillettes n'ont que des espadrilles! Essayez ce chandail à ce garçon...

Et d'expertes mains féminines s'empres- sent autour des enfants dociles et étonnés. Les voyageurs vont repartir, un peu moins tristes.

Depuis des semaines et des semaines, les Suisses d'Espagne arrivent à Genève,

tantôt par familles isolées, tantôt groupés en un convoi. Riches de naguère devenus pauvres, industriels, médecins, commerçants, institutrices, employés, domestiques, tous les rangs confondus, ils forment un interminable troupeau de déracinés. Ils redisent la même parole: Nous n'avons plus rien...

Cette parole, nous l'avons entendue, déjà, cette expression découragée, nous la reconnaissons... Où donc avons-nous rencontré des gens qui ressemblaient à ceux-ci comme des frères?

Où? Mais dans cette gare, il y a vingt-deux ans... Des Français relâchés par les camps de concentration allemands, des paysans évacués de leur village en flammes. Ils arrivaient à Genève soignés, réconfortés, nourris, vêtus par les soins des Suisses alémaniques et des Lausannois. Et nous envoyions à ces frères des pensées de gratitude en nous associant à leur œuvre de miséricorde.

Des sinistrés qui traînaient des bagages hétéroclites, pauvres objets réunis à la hâte dans l'affolement du départ. Ils avaient assisté à d'effroyables drames. Ils disaient avec une sorte de résignation stupéfiée: — Nous n'avons plus rien... Nous ne savons pas où nous allons... Là-bas on ne connaît personne...

Des millions de soldats se battaient pour que cette guerre fût la dernière, s'imaginant délivrer leurs enfants de ce cauchemar. Et voici que la guerre se rallume, plus terrible encore peut-être, menaçant l'Europe et le monde. Villes bombardées, foules en fuite, abandonnant leurs biens pour échapper à la mitraille. Le cortège des victimes se reforme; les déracinés se remettent en marche à travers la Suisse. Seulement, les déracinés que nous recevons aujourd'hui nous appartiennent.

Noëlle Roger.
(«Gazette de Lausanne»)